

Contes bizarres

Achim von Arnim



Lévy frères, Paris, 1856

Exporté de Wikisource le 12/01/2014

ACHIM D'ARNIM

Achim d'Arnim n'est guère connu en France que par les appréciations que lui ont consacrées Henri Heine et Henri Blaze dans leurs travaux sur les écrivains de l'Allemagne ; aucune traduction complète d'une de ses œuvres n'a été, que nous sachions, risquée jusqu'à présent. L'on s'est borné à des analyses et à des citations fragmentaires ; rien ne diffère plus en effet du génie français que le génie d'Achim d'Arnim, si profondément allemand et romantique dans toutes les acceptions qu'on peut donner à ce mot. Écrivain fantastique, il n'a pas cette netteté à la Callot d'Hoffmann qui dessine d'une pointe vive des silhouettes extravagantes et bizarres, mais d'un contour précis comme les Tartaglia, les Sconronconcolo, les Brighella, les Scaramouches, les Pantalons, les Truffaldins et autres personnages grotesques ; il procède plutôt à la manière de Goya, l'auteur des *Caprichos* ; il couvre une planche de noir, et, par quelques touches de lumière habilement distribuées, il ébauche au milieu de cet amas de ténèbres des groupes à peine indiqués, des figures dont le côté éclairé se détache seul, et dont l'autre se perd confusément dans l'ombre ; des physionomies étranges gardant un sérieux intense, des têtes d'un charme morbide et d'une grâce morte, des masques ricaneurs à la gaieté inquiétante, vous regardent, vous sourient et vous raillent du fond de cette nuit mêlée de vagues lueurs. Dès que vous avez mis le pied sur le seuil de ce

monde mystérieux, vous êtes saisi d'un singulier malaise, d'un frisson de terreur involontaire, car

vous ne savez pas si vous avez affaire à des hommes ou à des spectres. Les êtres réels semblent avoir déjà appartenu à la tombe, et, en s'approchant de vous, ils vous murmurent à l'oreille avec un

petit souffle froid qu'ils sont morts depuis longtemps, et vous recommandent de ne pas vous effrayer de cette particularité. Les fantômes ont, au contraire, une animation surprenante ; ils s'agitent, ils se démènent et font la grimace de la vie en comédiens consommés ; la rougeur de la

phthisie, le pourpre de la fièvre colorent les joues bleuâtres des héroïnes et simulent l'éclat vermeil

de la santé ; mais si vous leur prenez la main, vous la trouverez moite d'une sueur glacée. Ce petit

monsieur à peau jaune et terreuse dont le torse se bifurque en deux jambes tortillées comme une carotte à deux pivots, n'est pas un feld-maréchal, mais bien une racine, une mandragore née sous la

potence « des larmes équivoques d'un pendu » ; cet être huileux, blafard et gras qui frissonne dans

sa redingote de peau d'ours est un mort sorti de sa fosse pour gagner quelque argent et solder un petit compte qu'il doit aux vers. N'allez pas devenir amoureux de cette jeune fille ; c'est un morceau d'argile, un golem, qu'un mot cabalistique écrit sous ses cheveux doué d'une vie factice.

Si par un baiser vous effaciez le talisman, la femme retomberait en poussière : — il ne faut se fier à

rien avec ce diable d'Arnim ; il vous installe dans une chambre d'apparence confortable et bourgeoise, vous croyez être en pleine réalité : les larves ne peuvent pas s'accrocher par les ongles

de leurs ailes de chauve-souris aux angles de ce plafond blanc ; les plis des rideaux, symétriquement arrangés, n'offrent aucune cachette aux gnomes : relevez le tapis de la table, vous

ne trouverez pas accroupi dessous un kobold coiffé d'un chapeau vert ; mais, si pour respirer la fraîcheur du soir vous vous accoudez au balcon, vous verrez de l'autre côté de la ruelle une fenêtre

lumineuse, et vous distinguerez dans l'appartement éclairé une charmante créature au pur profil hébraïque qui reçoit nombreuse compagnie et fait gracieusement les honneurs de son thé. Il y a des

magistrats, des conseillers antiques, des militaires en uniforme, tous très-polis, très-cérémonieux,

mais dont les visages rappellent ceux de personnes couchées depuis plusieurs années au cimetière

de la ville, et dont les cartes d'invitation ont dû être copiées sur des épitaphes. C'est un raout de

trépassés que donne Mlle Esther, qui elle-même ne jouit pas d'une existence bien certaine. Si vous

restez à la fenêtre jusqu'à minuit, vous apercevrez avec une horreur secrète votre double qui vient

prendra une tasse de ce thé funèbre. — N'allez pas non plus, lorsque vous vous échauffez à déclamer *la Phèdre* de Racine, jeter votre habit de taffetas bleu de ciel sur le dos d'un mannequin ; le mannequin croisera les bras, gardera l'habit, et vous serez obligé de vous sauver en chemise par les rues ; outre votre habit, on vous volera votre cœur, et vous n'entendrez plus battre sous votre poitrine le tic tac de la vie.

Ce qui caractérise surtout Achim d'Arnim, c'est son entière bonne foi, sa profonde conviction ; il raconte ses hallucinations comme des faits certains : aucun sourire moqueur ne vient vous mettre en garde, et les choses les plus incroyables sont dites d'un style simple, souvent enfantin et presque puéril ; il n'a pas la manie si commune aux Français d'expliquer son fantastique par quelque supercherie ou quelque tour de passe-passe : chez lui, le spectre est bien un spectre, et non pas un drap au bout d'une perche. Sa terreur n'est pas machinée, et ses apparitions rentrent dans les ténèbres sans avoir dit leur secret ; il sait les mystères de la tombe aussi bien qu'un fossoyeur, et la nuit, quand la lune est large à l'horizon, assis sur un monument funéraire, il passe sa lugubre revue de spectres avec le sang-froid d'un général d'année ; il loue celui-ci sur sa bonne tenue, et recommande à l'autre de ne pas laisser ainsi traîner son linceul ; il les connaît tous, et dit à chacun un petit mot amical.

Achim d'Arnim excelle dans la peinture de la pauvreté, de la solitude, de l'abandon ; il sait trouver alors des accents qui navrent, des mots qui résonnent douloureusement comme des cordes brisées, des périodes tombant comme des nappes de lierre sur des ruines ; il a aussi une tendresse particulière pour la vie errante et l'existence étrange des bohémiens. Ce peuple, au teint cuivré, aux yeux nostalgiques, Ahasverus des nations, qui, pour n'avoir point voulu laisser se reposer la sainte famille en Égypte, promène ses suites vagabondes à travers les civilisations en songeant toujours à la grande pyramide où elle rapporte ses rois morts.

Les Allemands reprochent au style d'Arnim de n'être point plastique ; mais qui a jamais pu sculpter les nuages et modeler les ombres ? La vie d'un écrivain si singulier devrait être singulière ; il n'en est rien. La biographie, malgré sa bonne volonté d'être bavarde, n'a pu réunir sur d'Arnim que les lignes suivantes...

Il naquit à Berlin le 26 janvier 1781. — Étudia à Göttingue les sciences naturelles, et fut reçu docteur en médecine, profession qu'il n'exerça jamais. Après avoir longtemps parcouru l'Allemagne, voyage où il recueillit les éléments du charmant recueil intitulé : *L'enfant au cor enchanté*, il épousa Bettina Brentano, la sœur de son ami Clément Brentano. Pendant la période

malheureuse pour l'Allemagne qui s'écoula entre les années 1806 et 1813, Arnim s'occupa de réveiller le patriotisme de ses concitoyens. La guerre finie, il se retira dans sa terre de Wiepersdorf, près de Dahme, où il mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante, le 3 janvier 1834.

Théophile Gautier.

ISABELLE D'ÉGYPTE

PREMIER AMOUR DE L'EMPEREUR CHARLES V

Braka, la vieille bohémienne, enveloppée dans la guenille rouge qui lui servait de manteau, marmottait son troisième pater devant la fenêtre, et depuis longtemps déjà Bella, répondant au signal, montrait sa tête charmante et nuageuse ; ses yeux noirs brillèrent à la clarté de la pleine lune

qui, rouge comme un fer à demi éteint, sortait des vapeurs de l'Escaut, pour s'élever de plus en plus claire dans l'espace.

— Tiens, dit Bella, vois donc l'ange, comme il me sourit.

— Enfant, dit la vieille, que vois-tu donc ?

— C'est la lune, dit Bella, elle est de retour, elle ; mais mon père n'est pas revenu ; cette fois il reste trop longtemps dehors ; j'ai pourtant fait de beaux rêves de lui la nuit dernière. Je le voyais assis sur un trône élevé, en Égypte, et les oiseaux volaient autour de lui ; cela m'a

consolée.

— Pauvre enfant, dit la vieille, si cela était vrai ! Mais as-tu apporté quelque chose pour dîner ?

— Oh ! oui, répondit Bella ; le voisin a secoué son pommier, et beaucoup de pommes sont tombées dans le petit ruisseau ; je les ai recueillies là-bas, au détour, les racines d'un vieil arbre les

avaient arrêtées ; et puis mon père, avant de partir, m'avait laissé un gros pain.

— Il a bien fait, dit sourdement la vieille, il n'a plus besoin de pain, ils lui en ont fait passer le goût.

— Ma bonne vieille, dit Bella, parle, je t'en prie ; dis-moi, mon père ne se serait-il pas blessé en faisant ses tours de force ? Conduis-moi auprès de lui ; où est mon père, où est mon duc ?

Bella tremblait en disant cela, et ses larmes tombaient sur le sol humide, à travers les rayons de la lune.

Si j'eusse été un oiseau, et que j'eusse passé alors, je serais descendu, j'y aurais trempé mon bec, et je les aurais rapportées au ciel ces larmes de Bella, tant elles étaient tristes et pénétrantes.

— Regarde là-bas, murmura la vieille ; sur cette montagne, il y a une potence ; Dieu n'y vient jamais voir, et cela s'appelle le tribunal de Dieu ; celui qu'on amène devant ce tribunal n'a pas longtemps à vivre ; la viande que le soleil y fait cuire, on ne la sert sur aucun plat ; elle reste là jusqu'à ce que nous venions la chercher. Ne crie pas, pauvre enfant, c'est ton père qui est pendu là-

bas. Mais, calme-toi, reste tranquille : nous allons le chercher cette nuit, et nous le jetterons dans la

rivière avec tous les honneurs dus à son rang, pour qu'il aille rejoindre ses frères en Égypte, car il

est mort en pieux pèlerinage. Prends ce vin et ce plat de viande, et va, pauvre orpheline, célébrer en

son honneur le repas funèbre.

Bella était si effrayée qu'elle pouvait à peine tenir ce que lui donnait la vieille.

— Tiens donc, continua la vieille, cela va tomber, et ne pleure pas ; ainsi pense que maintenant tu es notre seul espoir, que c'est toi qui dois nous reconduire, lorsque notre vœu sera accompli ; pense aussi que tu es maintenant maîtresse de tout ce que possédait ton père ; va voir

dans sa chambre, dont voici la clé, tu y trouveras bien des choses. Ah ! j'oubliais : lorsqu'il m'a donné la clé, il m'a chargé de te dire de ne plus avoir peur de son chien noir Simson, que l'animal

savait déjà qu'il devait t'obéir et ne plus te mordre ; il a dit aussi qu'il ne fallait pas que tu fusses

triste ; qu'il avait eu longtemps le mal du pays, et que maintenant il en était guéri, car il est retourné

dans sa patrie. Voilà tout ce qu'il a dit. Tu as là un pot de lait que j'ai trait en cachette dans le pâturage. Cela fait partie du repas funèbre. Bonne nuit, mon enfant, bonne nuit !

La vieille sortit, et Bella consternée la suivit des yeux comme on regarde une lettre qui vous annoncerait un grand malheur : on la rejette loin de soi, et cependant on voudrait savoir tout ce qu'elle contient. Elle eût volontiers suivi la vieille, mais elle craignait autant qu'elle l'aimait la

rude

peuplade dont faisait partie Braka.

Les bohémiens étaient alors sous le coup de la persécution que les Juifs, chassés de tous côtés, avaient attirée sur eux en empruntant leur nom. Bien souvent leur duc Michel s'en était plaint ; bien souvent il avait employé tous les moyens pour réunir les siens et les ramener dans leur

patrie ; car ils avaient accompli leur vœu de marcher aussi longtemps qu'ils trouveraient des chrétiens. Ils revenaient d'Espagne par l'Océan, mais la puissance toujours croissante des Turcs, la

persécution, le manque d'argent rendaient leur retour impossible. Déjà le duc avait essayé de les faire vivre de leurs jeux nationaux, — c'est-à-dire porter des tables en équilibre sur les dents, marcher sur les mains, faire des culbutes, enfin tout ce qu'ils montraient sous le nom de tours de force et d'adresse ; — mais, chassés sans cesse d'un pays à l'autre, leurs forces mêmes s'épuisaient, et ils se voyaient réduits, pour soutenir leur pauvre existence, à manger des taupes et

des hérissons. Ils comprirent bien qu'ils étaient punis d'avoir repoussé la sainte Mère avec l'enfant

Jésus et le vieux Joseph lorsqu'ils fuyaient en Égypte ; car dans leur grossière indifférence ils avaient pris ces divins personnages pour des Juifs ; or ces derniers, depuis les temps les plus reculés, n'étaient plus reçus en Égypte, parce que, dans leur fuite, ils avaient emporté les vases d'or

et d'argent qu'on leur avait prêtés. Mais lorsque plus tard, à sa mort, ils reconnurent ce Sauveur, qu'ils avaient méconnu pendant sa vie, une partie du peuple voulut expier cette dureté par un pèlerinage. Ils firent vœu de marcher tant qu'ils trouveraient des chrétiens. Ils passèrent en Europe

par l'Asie Mineure, et emportèrent toutes leurs richesses avec eux ; tant qu'elles durèrent, ils furent

partout les bienvenus ; mais ensuite... malheur aux pauvres sur la terre étrangère !

Après cette digression nécessaire à l'intelligence de ce qui va suivre, revenons à notre histoire.

Une nouvelle troupe, dans laquelle se trouvaient deux individus nommés Happy et Emler, était arrivée de France depuis huit jours, sans argent ni ressources. Le duc résolut de se montrer encore une fois en public pour leur procurer de quoi manger ; il alla avec eux dans une auberge. Pendant qu'il émerveillait les assistants en portant une douzaine d'hommes sur ses bras et sur ses

épaules, il entendit répéter de tous côtés qu'Happy avait été pris à voler des coqs dans la cour, et que les cris de ces animaux l'avaient trahi ; tandis que lui, le duc, était resté dans la chambre pour

occuper la foule et faire diversion.

Les bourgeois de Gand ne pardonnent jamais un vol ; en vain le duc feignit-il de vouloir punir Happy, il fut arrêté lui-même ainsi qu'Emler, et on les condamna à être pendus comme voleurs ; on avait le droit, à cette époque, de faire périr les bohémiens toutes les fois qu'ils se laissaient prendre. En vain Michel voulut-il protester de son innocence et de celle d'Emler.

« — On fait avec nous comme on fait avec les souris ; une souris a-t-elle entamé un fromage, on dit aussitôt : les souris sont là ; on sème du poison, on tend des pièges pour les tuer toutes ; pour nous, de même, pauvres bohémiens, nous ne sommes tranquilles qu'une fois

pendus.

»

Il fut condamné en effet à être pendu ; il versa des larmes amères, en pensant que lui, le dernier héritier mâle de sa noble maison, allait être mis à mort d'une manière si déshonorante. Bientôt sa bouche fut fermée jusqu'au jour du jugement, où il élèvera ses plaintes contre la dureté

des riches, pour qui la vie d'un homme est peu de chose à côté de leurs vains trésors, et ces riches

n'iront point dans le royaume du ciel où Bella retrouvera son père.

Lorsque Bella fut revenue de sa stupeur, elle s'écria :

— Mon rêve voulait donc dire que mon père serait élevé bien haut... Ah ! oui, maintenant il est élevé dans le ciel, où il pense à nous.

Le chien noir quitta alors, contre son habitude, la porte de la chambre, s'étendit aux pieds de la jeune fille, et poussa un hurlement plaintif.

— Toi aussi, tu le sais donc, Simson ? lui dit-elle.

Le chien secoua la tête.

— Veux-tu me servir fidèlement ?

Le chien secoua de nouveau la tête, courut vers la fenêtre, et se mit à gratter ; Bella leva les yeux, le battant était resté ouvert : elle vit à travers l'obscurité de la nuit le cadavre de son père se

balancer, puis tout d'un coup tomber.

— Maintenant, dit-elle, ils l'ont enlevé, ils lui donnent un festin d'honneur ; moi aussi, je vais lui donner son repas funèbre.

Munie de son pain et de sa cruche de vin, et suivie du chien noir, elle entra dans le jardin. La maison était abandonnée depuis dix ans par peur des revenants ; pendant tout ce temps, les bohémiens en avaient fait leur résidence, et avaient eu soin d'en éloigner le propriétaire, riche marchand de la ville, qui l'avait achetée pour y venir passer l'été.

À la suite d'une banqueroute, il avait été mis en prison, et ses biens étaient administrés par ses créanciers ; on pense de quelle manière.

Quoique la crainte des revenants fit respecter cette retraite, les bohémiens n'osaient cependant pas s'y montrer pendant le jour ; mais la nuit, les voyageurs se détournaient de leur route

pour ne pas passer près de la maison. La belle et pâle enfant se dirigea vers la porte du jardin. Elle

ressemblait à un spectre ; et le gardien, effrayé, courut se réfugier dans une chapelle éloignée pour

implorer la protection de la foi. La pauvre Bella ! elle ne se doutait pas qu'elle fût si terrible !

La douleur causée par la perte de son seul espoir, de son père, l'avait tellement ébranlée, qu'elle n'avait plus qu'une seule idée, celle d'exécuter les ordres de la vieille Braka ; c'était sa plus

douce consolation, de pouvoir rendre encore un dernier honneur à son père.

Selon l'usage établi chez les siens pour les repas funèbres, elle étendit son voile sur une pierre ; elle mit deux verres, deux assiettes, partagea le pain en deux, puis elle versa du vin dans les

deux gobelets et les choqua ; elle vida le sien et versa celui du mort dans le ruisseau, qui, à quelque

distance de la maison, se perdait dans l'Escaut. Comme elle répandait dans l'eau cette première offrande, les flots, tout d'un coup, mugirent et se soulevèrent, comme si un gros poisson, qui n'aurait pas eu de place dans ce lit étroit, était remonté à la surface ; en ce moment, la lune s'éleva au-dessus de la maison, derrière laquelle elle était restée cachée jusque-là, et Bella vit l'image pâle de son père ; sur sa tête était la couronne qu'y avaient placée les bohémiens avant de le lancer dans le fleuve ; et comme les flots tourbillonnaient avec leur précieux fardeau, la tête tourna à la pauvre enfant ; elle crut que son père vivait encore, et qu'il cherchait à sortir de l'eau ; elle s'y jeta pour le saisir ; mais le chien noir la retint par sa robe, et s'arc-boutant sur le bord, l'empêcha de ramener le cadavre et en même temps d'être emportée avec lui dans la mer.

Enfin Braka revint ; ayant trouvé la porte de la maison fermée, elle était entrée dans le jardin. Elle resta comme pétrifiée à ce spectacle étrange : le puissant Michel dans son linceul, avec sa brillante couronne d'argent ; au-dessus de lui la blanche jeune fille, entourée de ses vêtements de deuil, et retenue, grâce à sa robe, par le chien noir dont les yeux lançaient des flammes. La vieille se mit à rire, comme c'était son habitude quand il arrivait quelque chose d'extraordinaire ; puis elle s'élança, ramena avec peine la jeune fille sur le bord, et lui dit :

— Laisse-le aller, il sait mieux son chemin que toi.

À ces mots, les flots reprirent tranquillement leur course, la lune disparut derrière les nuages, et Bella tomba dans les bras de la vieille.

Un mois s'était déjà écoulé dans l'affliction et la douleur ; la vieille, dans l'intérêt de leur propre sûreté, ne pouvait venir tous les jours, et Bella passait son temps avec le chien qui dormait toujours. Lorsqu'il avait mangé, il remuait la queue, se léchait et se grattait ; c'était là toute son occupation. Elle finit enfin par se décider à ce que les héritiers font d'habitude tout d'abord ; elle

voulut voir ce qu'avait laissé le défunt...

Elle ouvrit la chambre secrète avec une crainte mêlée de respect ; mais son attente fut trompée ; il n'y avait ni brillants vêtements, ni trésors, mais seulement quelques paquets d'herbes, des sacs pleins de racines, des pierres et différents objets dont elle ne connaissait pas l'usage, car son père ne lui avait jamais fait connaître cette chambre mystérieuse. Enfin elle trouva dans une cachette quelques écrits qu'elle parcourut ; plusieurs, ornés de riches cachets, étaient écrits sur très beau papier dans une langue étrangère qu'elle ne connaissait pas. Mais d'autres étaient en allemand des Pays-Bas, langue qu'elle savait très bien lire et écrire, parce que sa mère, descendante d'une ancienne maison des comtes de Hogstraaten, et qui s'était fait enlever par le duc Michel, avait appris cette langue qu'elle aimait à son mari et à sa fille. Elle prit les livres et lut toute la nuit, car

elle dormait le jour pour éviter de faire aucun bruit. Au matin, Braka lui envoya sa chouette apprivoisée pour lui faire savoir qu'elle désirait entrer ; Bella quitta son livre avec dépit, et lorsque

la vieille se présenta, elle resta silencieuse devant elle ; alors Braka, appliquant ses deux mains sur

les pages du livre, lui dit :

— Maintenant, plus d'amitiés, plus de baisers ! lorsque les enfants sont petits, ils ne croient jamais être assez reconnaissants du moindre service ; mais aussitôt qu'ils commencent à grandir, ils

n'ont plus d'oreille pour tout le bien qu'on leur fait. Tu n'auras pas de gâteau aujourd'hui si tu ne

me le demandes pas comme il faut ; j'ai passé une demi-heure chez le boulanger pour l'avoir ; il

devait aller chez le prince, et a fait attendre toutes ses pratiques.

— Même quand je ne t'en demande point, tu n'as pas de repos que je n'aie mangé de ton gâteau : donne-le donc et ne sois plus méchante comme cela. J'ai examiné aujourd'hui les livres de

mon père, et j'y ai trouvé de si belles histoires, si belles et si merveilleuses, que cela me donnerait

envie d'être revenant.

La vieille regarda dans le livre.

— C'est étonnant, dit-elle, que moi qui suis si vieille je ne sache pas lire, et toi qui n'as pas encore vécu, tu lises si bien et si couramment. Maintenant écoute-moi ; puisque tu as si envie d'être

revenant, tu peux te satisfaire ; c'est une idée qui me vient, et nous pouvons en profiter.

— Qu'est-ce donc, dit Bella, tu as l'air d'hésiter ?

— Voici ce que c'est ; il n'y a pas à plaisanter dans ce que je vais te dire. Le prince Charles passait à cheval, hier, devant cette maison, avec son précepteur Cenrio ; il demanda d'où venait que

cette maison fût ainsi fermée et abandonnée. Cenrio lui raconta comme quoi les revenants avaient

écarté tous les acheteurs et tous les locataires ; mais le prince, au lieu de s'en effrayer, jura qu'il voulait passer tout seul une nuit dans cette maison, et qu'il saurait bien en chasser les esprits. Tu comprends qu'il peut à tout moment venir ici, et ses gens garderont si bien les issues, qu'aucun de

nous ne pourra entrer ni sortir.

— Quoi, Braka, dit la jeune fille, je pourrais donc voir le prince ; j'ai si souvent entendu parler de lui, on dit qu'il est si beau, si noble, qu'il monte si bien à cheval !

— Tu penses beaucoup au prince et pas à notre salut, continua la vieille ; es-tu capable de jouer le revenant ? cela nous sauvera.

— Pourquoi pas, dit Bella ; mais comment faire ?

Et elle continua sa lecture.

— Écoute, mon enfant ; il ne peut passer la nuit que dans la grande chambre noire, sur laquelle donne le cabinet secret de ton père, car toutes les autres ont plusieurs entrées, ce qui serait

moins sûr pour lui, et de plus c'est la seule où il y ait un lit. Maintenant, suppose-le bien tranquille et bien endormi ; tu te glisses hors du cabinet, et tu te places à côté de lui dans le lit ; je te jure

qu'il se sauvera bien vite de frayeur, et qu'il ne reviendra plus. Mais si par hasard il ne s'effrayait

pas, et qu'il te retînt, il ne t'en coûtera qu'un mensonge ; tu diras que c'est l'amour qui t'a poussée

à te glisser ainsi auprès de lui, et qu'il peut faire ton bonheur.

— Oui, dit Bella en continuant de lire, tu as une bonne idée.

— Mais dis-moi donc où tu as trouvé ce maudit livre ; lorsque je te parle des choses les plus importantes, tu ne penses qu'à ton livre.

— Je l'ai trouvé dans la chambre de mon père, dit Bella ; il y en a encore plusieurs, prends-en un aussi.

— Puisque tu le permets, répondit la vieille, je vais y entrer ; je n'ai jamais osé y aller du vivant de ton père.

— Va, dit Bella, tu ne trouveras pas grand'chose.

La vieille se dirigea vers le cabinet avec une curiosité mêlée de crainte ; lorsqu'elle ouvrit la porte, elle pria Bella de rappeler le chien noir qui se tenait toujours couché en travers, et qui ne laissait entrer personne que Bella.

Bella appela le chien, et la vieille pénétra aussitôt dans la chambre. Lorsqu'elle y fut entrée, Bella, voulant se divertir, rappela le chien, le fit coucher de nouveau devant la porte, et se cacha pour jouir à son aise de la frayeur de la vieille ; c'était une plaisanterie de noble fille.

Quelques minutes après, la vieille reparut avec un sac et un gros paquet d'herbes, mais le chien lui faisait une paire d'yeux flamboyants, et lui montrait les dents ; elle resta clouée sur le seuil, et appela Bella en tremblant ; en ce moment, elles entendirent devant la porte un bruit inaccoutumé de chevaux, des hommes armés marchaient dans la cour. Bella, effrayée, se réfugia avec la lumière et le chien dans le cabinet où se trouvait déjà la vieille ; elles fermèrent la porte, et

attendirent en silence pour voir si c'était par hasard le prince qui venait pour combattre les esprits.

Elles ne s'étaient pas trompées ; c'était Charles, le brillant et puissant héritier d'un empire où le soleil ne se couchait pas. Il entra dans la chambre abandonnée comme l'avait prévu la vieille.

Bella pouvait le regarder à son aise par une fente de la porte ; elle n'avait jamais rien vu de pareil ;

elle ne s'était encore trouvée qu'en face de noirs bohémiens bruyants et grossiers, tandis que lui marchait avec tant de noblesse ; il avait l'air si doux et si fort en même temps, qu'elle avait reconnu

le maître, bien avant que ceux qui l'accompagnaient l'eussent appelé prince. Charles jeta avec vivacité son chapeau sur la table, étendit son manteau sur le lit, et dit à Cenrio de faire cerner la maison avec soin, et de lui laisser deux flambeaux allumés ; que pour le reste il pouvait être tranquille.

Cenrio lui recommanda de ne pas manquer de tirer un coup de pistolet s'il avait besoin de quelqu'un, et si le coup manquait, il n'aurait qu'à appeler ; un soldat serait placé sous la fenêtre, et

lui-même, Cenrio, veillerait non loin de là.

Le prince lui répondit qu'il se passerait bien de toutes ses précautions et de toutes ses sentinelles, qu'avec sa cotte de maille et son épée il ne craignait personne, et que ce n'étaient pas les

contes de revenants qui pouvaient l'effrayer.

Cenrio sorti, le prince s'accouda sur la table et chanta un lied pour se tenir éveillé. Puis, il s'étendit sur le lit, et continua de chanter en s'assoupissant peu à peu. Comme le lit était en face du

cabinet, Bella pouvait voir et entendre parfaitement le prince.

Viens, chère nuit noire,
Et imprime les étoiles étincelantes
Comme le sceau de ta force,
Comme les marques de mon infimité
Dans mon cœur courageux,
Afin que tous leurs rayons
Enchâssés dans ma couronne à venir,
Me soutiennent, car je suis fatigué de servir.
Elle est assise sur un trône encore obscur.
On porte sur un coussin de nuages
Sa couronne éternellement resplendissante.
Oh ! si je pouvais baiser cet objet aimé ;
Et que l'étoile de Vénus me fit
Pour une seule nuit son maître,
Alors je pourrais m'emparer de la terre
Avec toutes, avec toutes ses couronnes.

— Celui-là m'a l'air assez impatient d'arriver au trône, dit tout bas la vieille à Bella.

Bientôt le prince ferma les yeux, sa tête s'inclina ; il était endormi, et Bella restait immobile à le regarder, sans pouvoir se rassasier.

Comme le pistolet et l'épée du prince étaient par terre devant le lit, Bella devait d'abord les enlever sans bruit, et ensuite jouer son rôle de spectre en venant se coucher à côté du prince ; la jeune fille, après quelques hésitations, se décida à ôter ses souliers et ses bas, pour ne pas faire de

bruit en marchant, et à quitter sa robe, dans la crainte de renverser quelque chose, et pour pouvoir

plus vite se sauver vers la porte qu'elle devait laisser ouverte. Bella n'avait aucune inquiétude ; elle

était heureuse de pouvoir s'approcher du prince, et ne réfléchissait pas si l'entreprise de la vieille

était raisonnable ou non.

Elle se dirigea avec précaution vers le lit du prince ; il dormait si profondément qu'elle put facilement lui ôter ses armes. La vieille les regardait tous deux avec joie. Bella, selon l'usage des

bohémiennes, avait une longue chemise de toile bleue, retenue par une boucle d'or : elle

s'approchait tout doucement du prince, tendant vers lui ses bras blancs et ronds ; ses cheveux tombaient en mille mèches de jais. Elle le regarda avec des yeux pleins d'amour ; mais bientôt elle

n'y tint plus et ses lèvres vinrent s'appuyer sur celles du prince.

Jusque-là tout s'était bien passé ; mais le prince, réveillé par ce baiser, les yeux encore pleins des visions du sommeil, sauta du lit avec précipitation, et tout haletant s'enfuit en criant dans

la chambre voisine ; son pistolet, son épée, il avait tout oublié : de telles frayeurs se rencontrent souvent dans les cœurs les mieux trempés ; ils ont horreur de ce monde inconnu et effroyable qui

échappe à toutes nos recherches.

Bella était si étonnée de cette fuite qu'elle tomba presque évanouie dans les bras de la vieille, qui l'emporta aussitôt dans le cabinet. Le prince arriva bientôt avec Cenrio et quelques soldats, qui, à la vérité, auraient mieux aimé rester dehors que d'entrer dans cette chambre. Le prince, plus brave qu'eux tous, s'avança et s'écria :

— Malgré les noirs serpents qui couvraient sa tête, je n'ai jamais vu un plus beau visage ; le spectre était très grand, il portait sur la poitrine un point brillant, et... Par la sainte Mère de Dieu, je

crois qu'il est encore auprès du lit. Personne ne veut donc entrer ici, je vais y entrer moi-même.

Il

n'y a plus rien. Où est donc le revenant ? Cenrio, si je savais seulement ce qu'il me voulait ! Pardieu ! je reste ici ! Mes lèvres ne sont pas brûlées, n'est-ce pas ? et cependant, je vous le jure,

il m'a donné un baiser qui a fait battre mon cœur de plaisir. Cenrio, je veux rester ici, pour lui demander ce qu'il veut de moi.

Cenrio jura qu'après une telle frayeur il ne le laisserait pas exécuter ce projet ; que le prince lui-même ne devait pas se faire prier plus longtemps et donner, en se retirant, une preuve de son bon

sens ; qu'il pouvait sans honte quitter cette maison, où les plus braves tremblaient au moindre bruit.

La vieille n'était pas très contente de cet arrangement ; cependant elle en comprit tout de suite les avantages. C'était un moyen de rendre la maison encore plus sûre pour elle et pour les siens ; aussi, dès que ces hôtes audacieux eurent quitté la chambre, elle sortit de sa cachette, ferma

toutes les portes avec bruit, renversa tous les meubles, de sorte que les cavaliers, effrayés, montèrent précipitamment à cheval et, sans regarder derrière eux, gagnèrent à toute bride la ville, où

l'histoire, racontée et amplifiée de tous côtés, allait rendre encore plus redoutable la maison des esprits.

À peine rentré chez lui, le prince fut saisi d'une fièvre violente. Comme l'image de Bella remplissait son cerveau, sa fièvre le trahit, et le lendemain matin, il avoua avec douleur à Adrien,

son précepteur, qu'il était amoureux d'un revenant.

Adrien, que l'empereur Maximilien avait donné au prince pour lui apprendre le latin, ne manqua pas cette occasion de lui adresser une foule de beaux discours, qui remirent un peu le prince

des impressions de la nuit.

À cause de son isolement, la pauvre Bella devait expier plus durement que tout autre cette première passion.

Pendant deux jours, elle pensa à lui au lieu de dormir ; la nuit, elle regardait de tous côtés pour voir s'il ne reparaitrait pas dans la maison des esprits ; elle n'écoutait pas les conseils de Braka qui la réprimandait de se laisser aller à de si folles pensées, qui lui blanchiraient les cheveux

avant l'âge. Rompant enfin le silence qu'elle avait gardé jusque-là, elle demanda à la vieille s'il n'y

avait pas un moyen de se rendre invisible, pour pouvoir aller sans crainte dans la ville. La vieille se

mit à rire, et lui répondit :

— Je ne connais pas d'autre moyen que d'avoir beaucoup d'argent, avec cela on peut aller où on veut, c'est la vraie racine force-porte, au moyen de laquelle on fait tomber toutes les serrures.

Ton père avait peut-être quelqu'autre moyen, mais s'il ne se trouve pas dans ses livres, il sera perdu,

car il n'en a montré aucun.

Ces mots frappèrent Bella ; elle se tut, et dès que la vieille fut sortie, elle alla chercher les livres que, depuis la visite du prince, elle avait laissés dans un coin. En même temps, elle s'aperçut

que la vieille avait emporté toute sa provision de racines et d'herbes ; cette infidélité lui fit prendre

la résolution de ne pas lui découvrir dans quel but elle allait avoir recours à des forces secrètes. Mais quel embarras de fouiller dans ces livres, de lire toutes ces lois mystérieuses, toutes ces préparations auxquelles elle ne comprenait rien ; ces moyens de trouver la pierre philosophale, de

citer les esprits, de guérir les maladies, d'enchanter les animaux, et même de faire de l'or.

Moyen il est vrai si difficile, qu'il eût été, je crois, plus commode d'aller au soleil dans un char attelé de deux lunes.

Après une semaine passée dans d'infructueuses recherches, elle découvrit enfin, dans un de ces livres, le moyen d'avoir la racine de mandragore et d'en obtenir de l'argent ; c'est tout ce que

peut désirer un être humain.

Mais, bien que ce fût une des plus simples opérations de la magie, elle présentait cependant d'extrêmes difficultés. La magie, en effet, demande un rude apprentissage. Qui pourrait aujourd'hui

affronter toutes les épreuves auxquelles il fallait se soumettre pour avoir la mandragore ? Qui pourrait les accomplir avec succès ? Il faut une jeune fille qui aime de toute son âme, qui, oubliant

toute la pudeur de son rang et de son sexe, désire ardemment voir son bien-aimé ; condition qui, pour la première fois peut-être, se trouvait satisfaite dans Bella : regardée par les bohémiens comme un être d'un rang supérieur, elle s'était toujours considérée comme telle. L'apparition du prince l'avait tellement frappée, et elle l'avait vu avec une âme si pure, qu'aucune arrière-pensée n'eût pu s'éveiller en elle.

Chez cette jeune fille doit couvrir un courage surhumain.